



## Perspectives chinoises

94 | mars-avril 2006  
Varia

---

### Cheng Ying, avec la collaboration de Claude Aubert, Les Paysans de Mancang. Chronique d'un village taiwanais

Paris, Karthala-INRA, 2003, 386 p.

Stéphanie Homola

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/973>

ISSN : 1996-4609

#### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2006

ISSN : 1021-9013

#### Référence électronique

Stéphanie Homola, « Cheng Ying, avec la collaboration de Claude Aubert, Les Paysans de Mancang. Chronique d'un village taiwanais », *Perspectives chinoises* [En ligne], 94 | mars-avril 2006, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/973>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

## *Cheng Ying, avec la collaboration de Claude Aubert, Les Paysans de Mancang. Chronique d'un village taiwanais*

Paris, Karthala-INRA, 2003, 386 p.

Stéphanie Homola

---

- 1 En 1979-1980, Cheng Ying, anthropologue originaire de Taiwan, partage pendant un an la vie quotidienne des habitants du village de Mancang, situé dans le district de Yunlin, au nord de la grande plaine agricole de la côte ouest de l'île. L'ouvrage est le fruit de cette étude de terrain effectuée par l'auteur en pleine période du « miracle économique ». Mancang, un village de 1100 habitants, est l'une de ces communautés hokkien qui, venues du Fujian il y a plus de deux cents ans, ont conservé les traditions de leur province d'origine et parlent toujours le « dialecte du sud du Fujian » (*minnan hua*). L'auteur accompagne ces paysans dans leurs longues journées de travail aux champs, prend part aux fêtes traditionnelles et aux conversations, le soir, autour d'une tasse de thé. Elle nous livre ses analyses dans cette foisonnante monographie où elle s'efforce de laisser la parole aux villageois. Elle relate ainsi l'histoire et les histoires de ce village qui, sous une apparence endormie, cache une société dure où se déploient les stratégies individuelles sur fond de routines agricoles et de rites familiaux.
- 2 Alors que d'autres ouvrages ont pu décrire de manière plus spécialisée les différentes facettes de la paysannerie chinoise, la grande diversité des thèmes abordés ici permet d'appréhender dans son ensemble le mode de sociabilité de ces paysans et les interconnexions entre les différentes sphères de leur vie quotidienne. Dans une première partie, consacrée au travail, l'auteur examine les cultures agricoles, les métiers exercés, les systèmes d'entraide et la question de l'argent. La deuxième partie, sur la famille, traite de l'institution du mariage, de la place de l'enfant et des règles de transmission du patrimoine. Enfin, dans la troisième partie intitulée « Les pouvoirs », sont étudiées la

relation à la mort, aux ancêtres et aux dieux ainsi que les sources d'autorité. Au-delà de l'aspect anthropologique, l'intérêt de cet ouvrage est surtout historique. En 1980, la réelle amélioration de la condition paysanne ne date que d'une dizaine d'années et le village vit alors une période charnière. L'irruption de la modernité dans les cadres traditionnels et les processus d'adaptation qui ont suivi, font du Mancang de cette époque une société en pleine transition. Cette société a aujourd'hui disparu et sa restitution est aussi un travail de mémoire.

- 3 L'auteur défend la thèse d'une modernisation réussie grâce à la grande capacité d'adaptation des paysans et à l'alliance pragmatique des techniques traditionnelles et modernes. Une paysanne s'exprime ainsi : « J'ai commencé à faire la culture du millet à balai il y a dix ans. J'ai été l'une des premières dans notre village [...]. Après, j'ai arrêté un moment et je me suis lancée à la place dans la culture de la menthe. Mais comme la plupart des distilleries pour la menthe ont fini par faire faillite, je me suis remise au millet à balai ». L'appât du gain, l'opportunisme, le goût pour la spéculation et les innovations auront ainsi suffi à faire assimiler de nouvelles techniques à ces héritiers d'une des plus vieilles civilisations agricoles du monde. Par ailleurs, la modernisation n'a pas provoqué de polarisation sociale, mais au contraire une atténuation des disparités. La réforme agraire a généralisé les petites et moyennes exploitations agricoles, tandis que la diversification des sources de revenus et la possibilité de travailler à l'extérieur ont ébranlé l'ancienne domination des grandes familles. Celles-ci ne peuvent plus exploiter la main-d'œuvre familiale et doivent désormais respecter les règles du marché. Grâce au développement des communications, l'exode rural n'a pas non plus provoqué de rupture : les flux de personnes et de capitaux s'entrecroisent pour tisser des liens complexes entre ville et campagne. Il n'y a pas d'opposition entre modernité et tradition, entre deux styles et rythmes de vie, mais juxtaposition de deux aspects complémentaires de la société rurale taiwanaise, société pénétrée par la modernité et en contact étroit avec les villes.
- 4 La modernisation du village semble suivre un modèle occidental. L'évolution des structures sociales témoigne d'une autonomisation croissante des individus par rapport aux cadres sociaux traditionnels et surtout par rapport à la famille. Les institutions matrimoniales connaissent des transformations révélatrices. Le choix des conjoints se libéralise et l'autorité des parents s'affaiblit face à des enfants financièrement indépendants au moment du mariage. Lors de la cérémonie même, les rites attestent plus d'une reconnaissance de l'entité du couple qu'ils ne consacrent la prééminence de la famille. La division des familles se fait de plus en plus tôt, favorisant l'indépendance des ménages ainsi libres de définir leurs stratégies individuelles. L'apparente facilité de cette modernisation s'explique essentiellement par la plasticité des institutions et par l'approche pragmatique et utilitariste qu'ont les villageois de la tradition comme des relations humaines.
- 5 La seconde thèse importante de l'auteur est celle d'une sociabilité fondamentalement « médiate » qui se traduit par la multiplication des intermédiaires. Ils interviennent dans toutes les sphères de la vie sociale, qu'il s'agisse de vendre une terre, de trouver un conjoint ou d'adopter un enfant. Pour éviter les risques de conflits, une autre constante de la vie sociale est de « chercher [à établir] une relation » (*zhao guanxi*) avec les interlocuteurs *a priori* étrangers. Ces relations sont cultivées dans des groupes de rencontre informels qui se forment spontanément. Si les groupes de bavardage ou « clubs de buveurs » entraînent parfois de gros frais, ceux-ci sont considérés comme une sorte d'investissement dans une « stratégie d'amitié ». « Se faire des amis » c'est, par le biais

d'invitations à boire et à manger, établir des relations socialement utiles. Les liens peuvent être consolidés par l'établissement de relations de fausse parenté (parrainage, frères jurés). Là encore, on assiste à une individualisation croissante de la vie sociale hors du cercle familial. Les codes traditionnels se maintiennent mais les groupements électifs et plus généralement les relations choisies prennent le relais des anciens réseaux de solidarité fondés sur les liens de parenté.

- 6 Le système de l'entraide, particulièrement bien analysé, reflète lui l'absence de gratuité dans les échanges et l'approche instrumentale des relations humaines. Dans un contexte de pénurie de main-d'œuvre, l'entraide entre paysannes consiste à échanger des jours de travail pour éviter d'avoir à embaucher des journalières lors des récoltes. Elle relève d'un calcul économique, comme l'exprime une paysanne : « Quand on travaille pour les autres, c'est comme si on mettait de l'argent à la banque ». Le travail effectué doit être obligatoirement rendu et cela dans un temps limité. Les paysannes préfèrent de loin le système de l'entraide à celui de l'embauche. Ainsi, refuser d'être payée alors qu'on a été embauchée ou se présenter spontanément le jour de la récolte quand la main-d'œuvre manque, sont de bons moyens d'amorcer une relation d'entraide. On retrouve ici la préférence pour les démarches détournées, caractéristiques du mode de sociabilité des paysans de Mancang.
- 7 L'histoire que nous présente Cheng Ying est bien celle d'une modernisation réussie. La tradition a su se montrer suffisamment plastique pour permettre l'évolution des structures sociales et le développement économique, et cela sans perte d'identité culturelle. Les traditions religieuses restées extrêmement vivaces témoignent de la permanence d'un monde symbolique que la modernité n'a pas ébranlé.
- 8 Une grande qualité de ce travail réside dans la richesse des détails fournis et dans la fidèle retranscription des paroles des habitants de Mancang. Les anecdotes colorées, qui prennent parfois l'allure de feuilletons et qui rendent les villageois familiers, sont souvent plus révélatrices que de longues analyses. Il s'en dégage une vue d'ensemble d'une rare cohérence qui met à jour toutes les finesses de la vie sociale chinoise. Cet ouvrage, extrêmement agréable à lire, est à l'image du monde chinois qu'il décrit : au milieu du foisonnement transparaît la conviction profonde de l'unité de l'univers, où chaque chose et chaque être a sa place et où l'harmonie de l'ensemble contribue à la prospérité de chacun.